

Sur quelques exercices de style au FFM

Martin Girard

Number 174, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, M. (1994). Sur quelques exercices de style au FFM. *Séquences*, (174), 16–18.

vraiment parlé «canadien». **Dinner's on the Table** de John Ellis et Darcy Hoover, malgré ses imperfections, et sans doute aussi à cause d'elles, m'est apparu comme un authentique film canadien. Le sujet — un jeune homme perd son emploi et décide de s'enfermer chez lui pour créer un univers qui lui convienne — n'est pas exceptionnel quoique non plus dépourvu d'une certaine originalité. C'est surtout le ton, le choix de vocabulaire, les attitudes qui, confusément, vous font comprendre que ce film-là a été tourné au Canada et aborde une mentalité 100 % canadienne. Réalisé avec très peu de moyens, on oublie les carences techniques parce qu'il y a sur l'écran quelqu'un qui nous parle comme à quelqu'un de connu.

Dans un autre genre, **Le Vent du Wyoming** d'André Forcier m'a paru comme authentiquement québécois. Les personnages, les lieux, la folie des situations, tout cela m'a touchée de près, a éveillé en moi l'écho d'une culture que je connais intimement et instinctivement.

De mon périple en terre cinématographique canadienne, il me reste une certitude. À moins de traiter d'un sujet qui soit exclusivement canadien, je ne sais toujours pas à quoi ressemble notre cinéma. Il faudra encore beaucoup de films avant que le cinéma canadien puisse se vanter d'avoir une identité car je crois que — et c'est là l'exception qui confirme la règle — c'est par la quantité que l'on pourra affirmer une quelconque appartenance nationale. Tant que cela ne sera pas une réalité, il ne sera pas possible de se prononcer. Tout ce que j'espère, c'est que, au bout du compte, nous puissions témoigner d'une véritable identité distincte qui ne soit ni trop américaine, ni trop française. C'est à suivre et je vous propose de remettre ça dans une dizaine d'années, en espérant que les choses auront alors évolué. ■



S'il y a une chose qui m'a frappé à la lecture du programme de cette édition 94 du Festival, c'est bien la quantité écrasante de films portant sur les relations humaines. Dramas psychologiques, histoires sentimentales, chroniques de mœurs, etc. L'homme, la femme, le père, la mère, la sœur, le frère, l'oncle, la tante, l'ami, la fille, le fils, c'était eux les vedettes de ce festival. Evidemment je n'ai rien contre, mais je me suis rebellé un peu face à cette avalanche de problèmes familiaux, existentiels, conjugaux et autres, qui ont pris le pas sur le mise en scène. J'ai eu le goût de chercher des films de genre dont l'enjeu est le style.

Martin Girard

Ma quête n'a pas été vraiment fructueuse. Il faut dire que les descriptions de film offertes dans le catalogue ne permettent pas vraiment de se faire une idée du style des œuvres. Il faut donc spéculer à partir du sujet et demeurer à

que fut le FFM 94, plusieurs cinéphiles étaient en manque de cinéma viscéral.

Veilleur de nuit remplit parfaitement son contrat. Il s'agit d'un petit film d'épouvante solidement mené qui contient ici et là quelques idées

Dans le domaine du mystère plus durable et plus épais, on peut toujours faire confiance à ce bon vieux Kafka.

l'écoute des rumeurs durant le festival. Heureusement, la rumeur se répand vite quand un film sort un peu des sentiers battus. Prenez par exemple **Veilleur de nuit**, ce suspense danois d'Ole Bornedal qui a eu droit à une séance supplémentaire. Il fallait voir les festivaliers se pâmer de plaisir devant cet exercice de style que n'aurait pas renier un Dario Argento. Non pas que ce thriller soit en fait très original, mais il semble que dans cette mer de films «à personnages»

brillantes de mise en scène. J'ai surtout apprécié la première moitié durant laquelle l'auteur instaure un terrifiant climat d'étrangeté et de mystère. Pendant un certain temps, on ne sait pas trop si cette histoire va se colorer de fantastique, on ignore exactement où tout cela va nous mener. Mais l'intrigue policière finit par se préciser et à partir de là, le film devient un suspense standard construit autour des agissements d'un *serial killer*.

Dans le domaine du mystère

plus durable et plus épais, on peut toujours faire confiance à ce bon vieux Kafka. **Zamock** est l'adaptation du roman inachevé *Le Château*, dans lequel le célèbre écrivain tchèque raconte les mésaventures d'un géomètre venu travailler pour un mystérieux châtelain qui repousse constamment le

moment de leur rencontre. Une fois de plus, le cinéma rend plus ou moins justice au style de Kafka. Le non-sens, l'absurde et l'onirisme qui fascinent tant dans les romans se transforment souvent en formules et en artifices dans les films. Le cinéma nous prive des réflexions intérieures des personnages qui font ►



The Secret Adventures of Tom Thumb

MARIA LA TERRIBLE

Premier long métrage du jeune réalisateur Allemand Tom Tykwer, **Maria la terrible** a de quoi susciter l'intérêt des cinéphiles fervents de thrillers à l'américaine, sans trop décevoir leurs attentes. Cette histoire d'une jeune femme opprimée dès son enfance par un père qui l'a élevée seule et qui la force à épouser un de ses propres amis, possède plusieurs ingrédients propres au cinéma que l'on se plaît à qualifier, fréquemment avec un empressément aveugle, d'hitchcockien. En réalité, la mise en scène de Tykwer doit davantage à De Palma, le brillant émule du maître du suspense, qu'à Hitchcock lui-même. Tykwer explore l'isolement quelque peu schizoïde de Maria, alors qu'elle marche dehors en écoutant son cœur battre et en comptant ses pas, grâce à un envoûtant ralenti visuel et sonore, créant ainsi un cocon englobant le spectateur et l'héroïne. Elle contrôle des objets par télékinésie, un don identique à celui de Sissy Spacek dans **Carrie**. À l'instar de De Palma, il souligne aussi ses références et les transforme pour qu'elles servent mieux son récit. Il reprend par exemple le fameux travelling circulaire de **Vertigo**, mais l'interrompt abruptement pour montrer la fuite de Maria vers son

domicile. Un geste qui laisse croire à un renoncement des deux protagonistes, un retour à la solitude. La fenêtre d'où Maria observe Dieter dans la cour n'est pas sans rappeler **Rear Window**, sauf que c'est Dieter, l'observé, qui prend une photo de Maria, l'observatrice.

Bien sûr, tout n'est pas parfait dans **Maria la terrible**. Tykwer ressent le besoin, au milieu de son film, d'exposer les traumatismes ayant affecté la jeune Maria, ceux qui l'ont rendue servile et apathique, dans une interminable série de flash-backs entrecoupés de séquences de rêves. Une agaçante logorrhée narrative qui aiguise notre patience. Mais au-delà de cette réserve, il est fascinant de constater, grâce à **Maria la terrible**, à quel point les mêmes films influencent différents cinéastes partout dans le monde. Le dynamisme esthétique dont fait preuve la première réalisation de Tom Tykwer nous permet d'espérer un avenir brillant pour lui. Il serait même assez peu surprenant qu'il ne se retrouve pas à Hollywood d'ici dix ans...

Alain Dubeau

souvent tout l'intérêt des romans. Il ne reste alors que la mécanique de l'intrigue qui n'est rien d'autre, au fond, qu'un prétexte. Heureusement, le jeune réalisateur russe Alexei Balabanov a soigné le style et l'allure de son film pour en faire une œuvre qui se tient d'un bout à l'autre au plan visuel. Et il a réuni une étonnante galerie d'interprètes aux faciès mémorables. Ne serait-ce que pour eux, le film valait bien la peine d'être découvert.

Un climat de mystère imprègne également le nouveau film d'Ildiko Enyedi, la réalisatrice du désormais fameux **Mon XX^e siècle**. Son **Magic Hunter** contient un bon nombre d'expérimentations visuelles et narratives, mais le résultat est moins que satisfaisant. En fait, on s'y perd dans cette histoire de pacte avec le diable où l'on navigue entre le présent et le moyen-âge. La réalisatrice oppose une intrigue domestique



The Secret Adventures of Tom Thumb

relativement banale avec des considérations obscures sur l'âme et le destin dans un emballage qui sent l'artifice. On doit d'ailleurs en dire autant du film japonais **Angel Dust** de Sogo Ishii qui propose quant à lui une étrange enquête policière. L'héroïne est une criminologiste qui tente de percer le mystère entourant des meurtres qui ont lieu chaque lundi, à l'heure de pointe, dans le métro de Tokyo. Lourd et prétentieux, ce suspense controuvé au

possible m'a perdu en route en raison de son manque de rythme et du caractère trop fabriqué de son intrigue. Et je n'ai pas eu beaucoup plus de chance avec le film américain **The Rook** d'Eran Palatnik. Pourtant, ici, le contexte à lui seul a de quoi retenir l'attention, puisque le film se déroule au XIX^e siècle, et qu'on y retrouve des ordinateurs et des machines futuristes. Mais l'abondance de bavardages lourdement mis en scène a eu raison de ma patience.

J'ai dû attendre la fin du festival avant de découvrir enfin un exercice de style vraiment renversant. Cela s'appelle **The Secret Adventures of Tom Thumb**. C'est un film d'animation de 61 minutes réalisé par l'Anglais Dave Borthwick. La première surprise provient du mélange hallucinant d'animation de figurines et d'action réelle avec des comédiens. Hallucinant parce que Borthwick a eu l'idée de filmer les mouvements des acteurs en pixilation de manière à ce qu'ils bougent au même rythme saccadé que les figurines miniatures. Le résultat est remarquable. Mais il y a plus. L'histoire, tout d'abord, car elle nous plonge dans un étonnant univers de cauchemar et de fantaisie qui est comme un croisement entre Charles Dickens et **Eraserhead!**

On y suit les aventures d'un gamin de trois pouces que des savants enlèvent à ses parents miséreux pour l'examiner dans un laboratoire cauchemardesque. L'enfant réussit à s'évader et à rejoindre d'autres humains de sa taille qui vivent dans un dépotoir sous un pont. Le film est une merveille au plan technique, mais c'est aussi un triomphe artistique. Chaque image contient une idée, que ce soit dans le décor, les accessoires, les éclairages, le son ou la mise en scène. Malgré son climat incroyablement glauque et horrifiant, le film touche et séduit par sa poésie et la puissance de son esthétique. Il s'agit vraiment d'un spectacle étonnant, totalement original. ♦

EROTIQUE?



Wet

COÏNCIDENCE, STRATÉGIE DE MARKETING OU REFLET DES FANTASMES DES ORGANISATEURS, TOUJOURS EST-IL QUE LE FFM PROPOSAIT, À SA GRILLE HORAIRE, TROIS FILMS À TENEUR ÉROTIQUE: UNE PRODUCTION INDÉPENDANTE REGROUPANT DES SKETCHS DE TROIS RÉALISATRICES CONNUES MONDIALEMENT, **EROTIQUE** (LIZZIE BORDEN, MONIKA TREUT, CLARA LAW), ET UN DOUBLE TRIPTYQUE PRODUIT PAR REGINA ZIEGLER, **EROTIC TALES PART 1 & 2** (SUSAN SEIDELMAN, BOB RAFELSON, MANI KAUL / KEN RUSSELL, MELVIN VAN PEEPLES ET PAUL COX). DÉCEPTION SUR TOUTE LA LIGNE.

Johanne Larue